

## Études littéraires africaines

### Recommencer la fin du monde... ?

Boubacar Boris Diop



Number 46, 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1062275ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1062275ar>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

#### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this review

Diop, B. B. (2018). Review of [Recommencer la fin du monde... ?] *Études littéraires africaines*, (46), 120–126. <https://doi.org/10.7202/1062275ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

l'Afrique, c'est-à-dire de réfléchir une fois de plus, mais plus sérieusement, et en fonction tant du passé que du présent de notre culture profonde, comme de nos besoins d'aujourd'hui.

C'est une absolue nécessité pour nous, non pas de combattre notre complexe, notre malaise, mais de les guérir, en mettant à plat les causes et conséquences, en cherchant les remèdes.

C'est cela, penser l'Afrique, pour arriver à choisir notre avenir, librement et en vraie connaissance des problèmes que nous seuls savons évaluer. C'est strictement notre mission d'intellectuel post-colonial. C'est ce que quelques-uns de nos collègues ont commencé à faire, entre eux et hors de tout souci de médiatisation. Il ne s'agit plus d'exalter nos valeurs et de vivre en contradiction inévitable avec elles. Il s'agit de rechercher en amont leur fondement – ainsi un *cogito* africain – et aussi leurs implications et jusqu'où elles sont nécessaires pour sauvegarder notre santé, notre équilibre mental et moral. Car on le dit et on le répète : « La jeunesse est en train de perdre ses repères ». Pourquoi ? Pour quoi ? Les trois générations précédentes sont-elles responsables ? En quoi ?

■ Lilyan KESTELOOT

### **Recommencer la fin du monde... ?**

À en croire une légende tenace, Mongo Beti serait devenu romancier par pur accident : pianotant sur la machine à écrire d'un copain de fac, l'auteur de *Ville cruelle* n'aurait plus réussi à s'arrêter pendant le reste de sa vie ! L'anecdote, sans doute quelque peu forcée, est amusante mais surtout trompeuse : si elle peut en effet donner parfois l'impression d'être le fruit du hasard, une vocation d'écrivain est presque toujours la réponse à un obscur et obsédant appel intérieur. Celui-ci vient de si loin que chaque auteur peut en surprendre l'écho dans les souvenirs de sa vie antérieure. Je crois bien que c'est quasi inconsciemment que l'on consacre le meilleur de sa prime enfance à se préparer à une carrière de raconteur d'histoires. Je ne savais ainsi pas ce que je faisais lorsqu'à peine sorti de l'adolescence, je restais plongé des semaines durant dans la lecture des *Actes* des deux congrès organisés par *Présence africaine* à Paris en 1956 et à Rome en 1959. Je ne lisais pas les textes de Boubou Hama, Alioune Diop ou Jean Price-Mars à ma façon habituelle : je les disséquais crayon en main, y réagissant avec flamme ou avec un scepticisme d'autant plus prétentieux que j'étais bien loin de comprendre ces analyses savantes et souvent arides.

C'est exactement dans le même état d'esprit – et à la même époque – que je me suis « tapé » *Écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature*<sup>33</sup>. Je garde un vif souvenir des tableaux et graphiques de cet ouvrage d'un orange mat et de ces noms de romanciers et de poètes roulant en cascade dans mon petit crâne. De son auteure, une certaine Lilyan Kesteloot, presque personne ne savait rien. Il serait présomptueux d'affirmer aujourd'hui que je me voyais déjà en futur confrère de ces célébrités, mais je sentais avec force que leur monde était le mien.

Voilà comment ce texte capital m'a pour ainsi dire révélé à moi-même.

À peine trente ans après la parution de *Force-Bonté*<sup>34</sup>, L. Kesteloot y décrivait – comme le dit d'ailleurs le titre de son essai – les douleurs d'un enfantement. Elle le faisait d'une manière audacieuse et déroutante, en remontant le cours du temps jusqu'à *Légitime défense*. Qui avait entendu parler, avant L. Kesteloot, de ces trois têtes brûlées qu'étaient René Ménil, Étienne Léro et Jules Monnerot, initiateurs de l'éphémère revue ? Après coup, il paraît logique de retrouver dans le même champ littéraire Jacques Roumain et Ahmadou Kourouma, Léon Gontran Damas, Jacques Rabemananjara et Mariama Bâ. Pourtant, même si l'anthologie de Senghor allait dès 1948 dans la même direction, rien n'était moins évident à l'époque où la jeune universitaire belge, devenue plus tard sénégalaise en vertu d'une évidente trajectoire existentielle, osait ce coup de folie – ou de génie, c'est selon. Il est difficile de se faire aujourd'hui à l'idée d'une histoire de la littérature africaine qui en aurait exclu la diaspora nègre. Elle était pourtant possible et, même avec le recul, on a du mal à décider si le choix de la connexion raciale revenait à exalter un peuple noir reprenant avantage sur la houle ou, au contraire, à transcender en toute sérénité, au point d'en nier les fractures, les abominables crimes de la conquête. L'impact d'une telle lecture a été durable puisque, pendant longtemps, la réflexion sur la littérature africaine francophone s'est inscrite dans le paradigme de l'emblématique rencontre entre Senghor et Césaire à Louis-le-Grand. Si L. Kesteloot n'a pas inventé ce sentiment d'appartenance – déjà manifeste en 1956 et 1959 –, elle a beaucoup contribué à en faire mesurer la pertinence littéraire et la fécondité. Et ce sentiment allait bien au-delà de la seule diaspora négro-francophone : R. Wright est très actif au Congrès de 1956 et J. Baldwin y est présent lui aussi même s'il reste, il est vrai, ironique et distant,

<sup>33</sup> KESTELOOT (L.), *Les Écrivains noirs de langue française...*, op. cit.

<sup>34</sup> DIALLO (Bakary), *Force-Bonté*. Paris : F. Rieder et Cie, 1926, 211 p.

comme en témoigne *Princes and Powers*<sup>35</sup> qui en est son compte rendu parfois un peu « déjanté ». Ce n'est pas tout : Mercer Cook va très vite traduire Cheikh Anta Diop et Duke Ellington sera bientôt au Sénégal pour le Festival mondial des arts nègres, en même temps que de nombreux écrivains et artistes haïtiens qui finiront par s'y installer en un étrange exil aux allures de retour de l'enfant prodigue.

L'on a essayé par la suite de « remettre ça », comme on dit familièrement, avec deux éditions du FESMAN. Ces événements n'ont pas marqué les esprits et il n'en subsiste aucune trace. L'échec, imputé à un régime glouton et brouillon, était peut-être surtout un signe des temps. Les « Indépendances africaines », lent coucher de soleil, ont peu à peu sonné le glas de l'illusion lyrique. De Sony Labou Tansi à W. Sassine et V.-Y. Mudimbe, ceux que Séwanou Dabla appelle les « romanciers de la seconde génération »<sup>36</sup> ont surtout tourné en dérision des tyrans galonnés et parfois quasi déments. Il serait aujourd'hui moins sensé que jamais de réunir sous un seul vocable la production littéraire africaine dans les langues européennes. L'Afrique du Nord a les yeux tournés vers le monde arabe et personne ne sait vraiment quoi dire de John Coetzee, Doris Lessing et Nadine Gordimer – pour ne citer que les prix Nobel –, ces rejetons de la diaspora blanche qu'aucun critique ne perçoit comme africains et qui eux-mêmes ne se perçoivent pas comme tels. La lecture de *The Novel in Africa*<sup>37</sup> de Coetzee et plus encore des mémoires d'André Brink, *Mes bifurcations*<sup>38</sup>, est très éclairante à cet égard. L. Kesteloot se sent bien obligée de parler de ces auteurs par ailleurs extrêmement talentueux dans son *Histoire de la littérature négro-africaine*<sup>39</sup> mais, significativement, elle ne peut que les mentionner au passage, en trois lignes et en fin de volume. Il est tout aussi révélateur qu'elle ait dû modifier le titre de sa thèse au moment de la republier chez Karthala en 2001.

Si, en définitive, l'appellation de « littérature négro-africaine » est à la fois plus précise et plus inclusive, elle a tout l'air d'un cautère sur une jambe de bois. En fait, les univers littéraires anglophone, lusophone et francophone s'ignorent plus que jamais, au propre

<sup>35</sup> BALDWIN (James), « Princes and Powers », *Encounter*, janvier 1957, p. 52-60.

<sup>36</sup> DABLA (Séwanou J.-J.), *Nouvelles écritures africaines : romanciers de la seconde génération*. Paris : L'Harmattan, 1986, 255 p.

<sup>37</sup> COETZEE (John Maxwell), *The Novel in Africa*. Berkeley : Doreen B. Townsend Center for the Humanities, 1999, 20 p.

<sup>38</sup> BRINK (André), *Mes bifurcations : mémoires*. Traduction de Bernard Turle. Arles : Actes Sud, 2009, 532 p.

<sup>39</sup> KESTELOOT (L.), *Histoire de la littérature négro-africaine*, *op. cit.*

comme au figuré. Il est banal de rencontrer au Nigeria de jeunes professeurs d'université qui n'ont jamais entendu les noms de Yambo Ouologuem, d'Ousmane Sembène et d'Ahmadou Kourouma, et l'inverse est probablement encore plus vrai. On dira – et cela est en partie juste – que les auteurs de la génération de Bernard Dadié et Birago Diop sont des figures tutélaires dont les ouvrages, même lorsqu'ils figurent dans les programmes scolaires, ne sont presque plus visibles nulle part. Il n'en reste pas moins qu'en littérature comme dans d'autres domaines, les intellectuels africains se tendent les bras dans un grand geste de fraternité mais... en se tournant le dos.

À cette coupure vient s'ajouter celle du lieu d'élaboration du texte, donnée cruciale depuis les origines de la littérature africaine. Hier comme aujourd'hui, le texte n'y est pas le même selon qu'il est publié à Paris ou à Ndjamena. Il est vrai que dans les années soixante-dix, Senghor a tenté de contrecarrer une aussi néfaste tendance en chargeant les Nouvelles Éditions Africaines de recentrer sur Dakar l'industrie du livre, de faire migrer les textes des rives de la Seine vers le continent. C'est à cette politique que l'on doit l'émergence d'auteurs de renom tels que Mariama Bâ, Aminata Sow Fall, Amadou Lamine Sall, Abdou Anta Kâ, Cheik Aliou Ndao, Ken Bugul ou Ibrahima Sall. Soit dit au passage, on parle beaucoup moins de ce dernier que je tiens personnellement pour un des meilleurs auteurs sénégalais. Quelque chose de similaire a semblé se mettre en œuvre au cours de la même période du côté de Yaoundé et à un moment donné, un triangle éditorial Dakar-Abidjan-Lomé s'est esquissé sous l'égide des NEAS<sup>40</sup>. L'on a ainsi cru s'acheminer vers un retour au pays natal du récit africain. Force est de constater que l'illusion s'est vite dissipée. La ligne de partage, en littérature négro-africaine, reste aujourd'hui plus que jamais entre ce qui se publie au Nord, vu comme prestigieux, et le peu qui se publie au Sud, dans des conditions souvent calamiteuses et sans le moindre respect pour un lectorat national par ailleurs bien maigre.

L'amère vérité, c'est que la reconnaissance internationale, pour les auteurs africains, se paye souvent au prix fort. Il leur faut passer par la grande lessiveuse de la globalisation, nouveau pseudo du bon vieil universalisme occidental. Ils en ressortent exténués et méconnaissables, mais assez heureux de pouvoir se targuer d'être plus ou moins connus à Boston ou à Bruxelles. C'est le cas de la plupart des créateurs les plus en vue du moment, victimes consentantes d'un phénomène amplifié par Internet et qui affecte à des degrés divers

---

<sup>40</sup> Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal.

toutes les nations non-occidentales. Le continent le plus atteint reste cependant probablement l'Afrique où des écrivains par ouï-dire – chacun en entend parler, mais presque personne ne les a lus – n'en finissent pas de se donner en spectacle sur les réseaux sociaux, cette immense foire aux vanités.

Dans l'espace francophone, une grande puissance de feu médiatique ciblant spécifiquement les élites des ex-colonies a complètement bouleversé les modalités de réception du texte et, de manière insidieuse, celles de son écriture même. Il est du reste étonnant que les « influenceurs » ne croient même plus devoir avancer masqués. Cette « littérature du consentement », semblable en tous points à celle qui avait été identifiée il y a quelques décennies par Madior Diouf<sup>41</sup>, révèle la même dépendance de l'auteur africain envers les instances de validation occidentales. Une analyse formelle et thématique des textes les plus vantés actuellement devrait permettre de mesurer aisément leur coefficient d'extraversion. Le dépistage prendrait bien évidemment en compte les déclarations intempestives de quelques auteurs répétant à l'envi leur refus de porter tout un continent sur leurs frêles épaules. Au soir de sa vie, L. Kesteloot n'a pas toujours su taire son irritation – et un mépris justifié – à l'égard de ces prosateurs si prompts à recracher leurs racines par un « je-n'en-ai-rien-à-foutre-de-l'Afrique-ou-de-la-couleur-de-ma-peau ». Grâce à sa parfaite connaissance de la littérature négro-africaine, elle pouvait débusquer sans peine, derrière cette insolence de commande, une mentalité de larbin aussi vieille que la conquête elle-même.

D'une certaine façon, tant de contradictions finissent par être insoutenables. L'on en vient à soupçonner un vice de fabrication – ou quelque péché originel ? – d'être la cause d'une telle instabilité. Il se pourrait bien qu'un certain modèle littéraire pan-nègre ait fini de remplir sa mission historique et qu'il ne nous reste plus, pour reprendre Césaire, qu'à « recommencer la fin du monde ». Cela signifie, entre autres, qu'il faudra peut-être se résigner, la mort dans l'âme, à une interprétation plus strictement nationale du fait littéraire sur le continent. Et à mon humble avis, il s'agit en fait moins ici de réinventer la roue que de prendre acte de la réalité du moment. Le secret de la vitalité de la nouvelle littérature nigériane, vantée par tous, c'est peut-être tout simplement sa nigérianité. Elle reste certes encore assez extravertie, mais Chimamanda Ngozi Adichie, Teju Cole et Chigozie Obioma sont sérieusement lus et

---

<sup>41</sup> DIOUF (M.), *Les Formes du roman négro-africain de langue française : 1920-1976*. Thèse d'État, Université Cheikh Anta Diop, Dakar, 1991.

discutés par leurs compatriotes. Un récent séjour au Kenya m'a permis d'y découvrir que les auteurs les plus importants se retrouvent autour de la revue *Kwani ?* et élaborent du dedans une littérature centrée sur les problèmes du pays. L'exemple sud-africain, encore que bien plus complexe, pourrait également être évoqué. En comparaison, dans nombre de pays francophones – qu'il serait cruel de nommer –, l'on ne compte dans les livres d'histoire qu'un ou deux auteurs à quoi se réduit toute la littérature nationale. Et encore sont-ils presque toujours installés à l'étranger... Un tel accès de langueur est dû à la volonté d'habiter vaille que vaille ce lieu dénommé littérature négro-africaine, confortable certes, mais devenu au fil des décennies une chimère aussi sanctifiée que vaine.

Quid, enfin, de la langue de création ? Elle faisait du colon l'éternel médiateur dont parle Sartre dans *Orphée noir* et, soixante-dix ans après, la situation n'a guère évolué : comment ne pas avoir l'impression d'un trop long surplace ? Il en sera sans aucun doute ainsi tant qu'on s'obstinera à nier que la question linguistique est, en creux ou en clair, au centre de toute réflexion sur la littérature négro-africaine. Ngugi Wa Thiong'o va jusqu'à en nier l'africanité, lui concédant du bout des lèvres le qualificatif de « littérature afro-européenne ». Il est bien possible que l'auteur de *Decolonising the Mind*<sup>42</sup> pêche par aveuglement idéologique, mais cela ne m'a pas empêché de lui prêter, sur ce point précis, une oreille aussi attentive qu'à Cheikh Anta Diop. Et, chemin faisant, de me rendre compte que l'ouvrage que j'ai si passionnément dévoré dans mon adolescence aurait dû s'intituler *Écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature de transition*. Et – qui sait ? – peut-être que ce petit rajout à son titre n'aurait finalement pas déplu à la clairvoyante Lilyan. Son travail sur l'oralité, foisonnant d'un contact affectueux avec la réalité quotidienne sénégalaise, avait bien pu la persuader qu'en littérature africaine, la révolution – espérée de si longue date – sera linguistique ou ne sera pas. N'observait-elle pas, dans une de ses dernières publications, que « même lorsqu'un auteur est bilingue, il est plus à l'aise dans sa langue maternelle, et cette aisance fait gagner des qualités nouvelles à son style »<sup>43</sup> ? L'article, écrit peu de temps avant sa disparition, était consacré à la version

<sup>42</sup> NGUGI WA THIONG'O, *Decolonising the Mind : the politics of language in African literature*. Oxford : James Currey ; Nairobi : EAEP, 1986, 114 p.

<sup>43</sup> KESTELOOT (L.), « Lilyan Kesteloot sur la version française de *Doomi Golo : Les Petits de la guenon* par Boubacar Boris Diop », p. 2 ; [en ligne] : <https://ejowolofbooks.com/wp-content/uploads/2018/05/LilyanKesteloot-DoomiGolo.pdf>

française de mon roman *Doomi Golo*. Je l'ai lu en repensant à son livre à elle, qui avait beaucoup compté dans ma formation. Une émouvante façon de boucler la boucle, assurément.

■ Boubacar Boris DIOP